

PROLOGUE

L'IDÉE, CHÈRE À FLAUBERT, D'UN ROMAN SUR RIEN m'a longtemps travaillé en silence. Elle m'est revenue en mémoire par un détour bizarre. Pour préparer deux de mes livres récents – *C'est une chose étrange à la fin que le monde* et *Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit* –, je me suis intéressé en néophyte à un domaine qui m'était étranger et qui a fait depuis cent ans des progrès fascinants: la physique mathématique et la cosmologie.

Parvenant, comme par miracle, en suivant des chemins divers, à des conclusions identiques, qu'est-ce que les mathématiciens et les astronomes ont découvert de notre vivant, les uns en théorie et par le calcul, les autres par l'expérience et par l'observation? Pour dire les choses en un mot, que l'univers a une histoire. C'était un coup de tonnerre dans le ciel de la science.

Longtemps, de grands esprits, Aristote en tête, ont pensé que le monde était immobile et éternel. Les Grecs, qui ont presque tout inventé il y a deux mille cinq cents ans sur les côtes de l'Ionie, c'est-à-dire de la Turquie d'aujourd'hui – la géométrie, la mathématique, la philosophie, le théâtre, l'éloquence, la démocratie... –, n'avaient pas manqué de remarquer, se référant tout naturellement aux deux astres les plus brillants au firmament du jour et de la nuit, que tout ne cessait jamais de changer sous le soleil et dans ce qu'ils appelaient notre monde sublunaire. Une formule d'Héraclite, né à Éphèse, est restée célèbre: πάντα ῥεῖ – tout passe. Mais derrière les changements qui se succédaient dans son sein, le monde lui-même ne bougeait pas. Il était là. C'est tout ce qu'on pouvait en dire. Rival d'Héraclite, Parménide soutenait à Élée, en Grande-Grèce, autrement dit en Italie du Sud, que l'être est et que le non-être n'est pas. Le non-être ne devait même pas être évoqué: il était impossible d'en parler. Pour Socrate, pour Platon, pour Aristote, successeurs de Parménide et d'Héraclite, l'homme était la mesure de toutes choses et la Terre sur laquelle il régnait était immobile et éternelle au centre de l'univers, immobile comme elle et éternel comme elle.

Un certain nombre de populations qui ont longtemps passé pour primitives au regard de la culture grecque avaient une autre vision de l'univers qui les entourait. Le monde, pour elles, était sorti du néant après des aventures qui prenaient, en Mésopotamie, en Égypte, aux Indes, en Chine, en Afrique, en Amérique précolombienne, dans les pays scandinaves – et d'ailleurs en

Grèce même pour l'homme de la rue –, les formes les plus diverses. D'innombrables mythes, pleins d'animaux fabuleux, de tortues géantes, de chevaux à huit jambes, de serpents à plumes, de fleurs de lotus, d'arbres enchantés, de fontaines magiques, de potiers divins, de généalogies compliquées de déesses et de dieux qui s'engendraient les uns les autres et de nourrissons nés par miracle, prétendaient rendre compte du commencement de ces choses qui prenaient la place de leur absence et que nous appelons le monde.

Un peuple, en particulier, s'était construit autour d'un livre sacré qui devait jouer un rôle considérable dans la brève histoire des hommes. C'était un petit peuple venu de Mésopotamie sous la conduite d'Abraham et installé en Méditerranée orientale : les Hébreux.

Le texte qui ouvrait leur Torah – la future Bible des chrétiens – s'appelait la Genèse. Elle racontait la création en six jours, par un Dieu caché qu'il était interdit de représenter et auquel il était à peine permis de donner un nom, d'un monde qui n'était pas éternel. Dans la crainte et le tremblement, les Juifs appelaient leur Dieu Jéhovah, ou Jahvé, ou Elohim, ou Adonaï. Il faisait sortir du néant le ciel et la terre, la lumière, les arbres, les animaux et enfin, sous les noms d'Adam et d'Ève, l'homme et la femme. Les formules de la Genèse sont les paroles les plus célèbres de toute l'histoire des hommes : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... Il dit : *Que la lumière soit!* Et la lumière fut... Dieu appela la lumière jour et il appela les ténèbres nuit. Ainsi, il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut le premier jour. »

Depuis une centaine d'années, les calculs et les observations de mathématiciens, de physiciens et d'astronomes de génie – Planck, Gamow, Friedmann, Lemaître, Einstein, Hubble, Bohr, Heisenberg, beaucoup d'autres – ont établi que l'univers était en expansion à la suite d'une explosion primitive, il y a treize ou quatorze milliards d'années. Très loin du récit de la Bible, le monde vu par la science est pourtant, sur un point essentiel, plus proche de l'enseignement de la Genèse que des conceptions d'Aristote : il a eu un début et il aura une fin. Il avait une histoire.



Ce qui m'a le plus intéressé dans cette formidable aventure du savoir qui va de la découverte fondamentale par Hubble de l'éloignement continu et accéléré des galaxies entre elles, confirmée par la découverte accidentelle du rayonnement fossile par Penzias et Wilson, à la découverte par l'équipe du CERN à Genève du boson de Higgs, dit, improprement et par exagération médiatique, le « boson de Dieu », c'est l'impossibilité de remonter dans le passé au-delà – ou en deçà, comme vous voudrez – d'une fraction infinitésimale de seconde après l'explosion primitive d'où sort le grain de poussière minuscule qui deviendra l'univers.

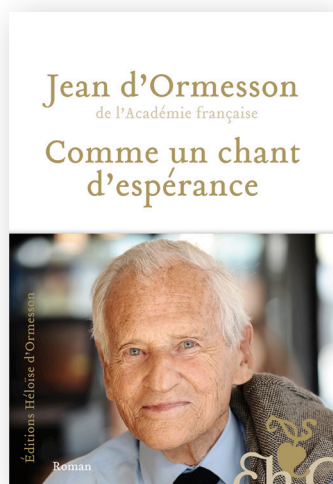
On dirait une blague. À un millionième, ou à un milliardième, ou à un centième de milliardième de seconde, je ne sais pas, après le début du début – il faut imaginer 0 seconde, 000... suivie encore d'une quarantaine de zéros avant que surgisse enfin un 1 –, s'élève soudain un mur infranchissable. Ce n'est pas un mur religieux, théologique, poétique, philosophique, idéologique. Non. C'est un mur scientifique. Il s'appelle le « mur de Planck ».

Au-delà du mur de Planck, nos lois ne sont plus valables. Les lois universelles qui s'appliquent d'un bout à l'autre de notre immense univers ne fonctionnent plus. La toute-puissante physique mathématique qui nous a révélé tant de secrets hoquette, bafouille, perd pied et s'arrête pile. Tout se passe comme si un malin génie jaillissait tout à coup au seuil de notre univers sur le point de voir le jour en brandissant une pancarte : « Au-delà de cette limite, votre science n'a plus cours. »

C'est la pancarte brandie il y a treize ou quatorze milliards d'années par le malin génie qui m'a remis à l'esprit l'idée, émise par le père de *Salammbô* et de *Madame Bovary*, d'un roman sur rien.



Flaubert pensait que le romancier n'avait pas besoin d'événements. Gide ne dit pas autre chose dans *Les Faux-Monnayeurs* quand il veut « dépouiller le roman de tous les éléments qui n'appartiennent pas spécifiquement au roman ». « Les événements externes, précise-t-il, les accidents, les transmutations appartiennent au cinéma. Il sied au roman de les lui laisser. » Au cinéma, bien sûr, et au journalisme. Les journalistes ont un besoin ardent d'événements. Ils aiment surtout ce qui se passe dans le monde de surprenant et de bizarre : la guerre, le crime, les excès du pouvoir, de l'argent, du sexe, les catastrophes, les tsunamis, les accidents d'avion, les trains qui arrivent en retard. Une histoire italienne – les Italiens ne détestent pas se moquer d'eux-mêmes avec élégance – illustre l'idéal du journalisme d'aujourd'hui. Sur le quai de la gare de Palerme ou de Naples, un voyageur consulte sa montre et dit au chef de gare : « Le train d'aujourd'hui n'a que dix-sept minutes de retard. » « Ah ! monsieur, lui répond l'employé, c'est le train d'hier qui a vingt-quatre heures et dix-sept minutes de retard. » L'écrivain a le droit de s'intéresser ou de ne pas s'intéresser aux soubresauts de l'histoire, à ses anecdotes, à ses rebondissements. Son domaine, ce sont les mots. Les mots sont pour Gide au service de l'imagination : « Le romancier, d'ordinaire, écrit-il, ne fait point suffisamment crédit à l'imagination du lecteur. » Flaubert va plus loin encore. L'imagination, pour le romancier, est encore de trop : la littérature se suffit à elle-même. [...]



Jean d'Ormesson, *Comme un chant d'espérance*
Roman

128 pages | 16 € | ISBN 978-2-35087-276-6

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com